

Une évidence

DU MÊME AUTEUR

Les Gens heureux lisent et boivent du café, 2013.

Entre mes mains, le bonheur se faufile, 2014.

La vie est facile ne t'inquiète pas, 2015.

Désolée, je suis attendue, 2016.

J'ai toujours cette musique dans la tête, 2017.

À la lumière du petit matin, 2018.

AGNÈS MARTIN-LUGAND

Une évidence



Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction réservés pour tous pays.

© Éditions Michel Lafon, 2019
118, avenue Achille-Peretti – CS 70024
92521 Neuilly-sur-Seine Cedex

www.michel-lafon.com

Pour Guillaume, Simon-Aderaw et Rémi-Tariku, toujours...

*On finit toujours par devenir un personnage
de sa propre histoire.*

Jacques Lacan, *Écrits*, tome II.

*Ses poumons autant que son cœur avaient besoin
de respirer l'air du large.*

Bernard Simiot, *Ces messieurs de Saint-Malo*.

Un 31 décembre comme les autres. Repère dans l'année. Dîner chic chez Paul. Ce serait parfait, de bon goût, drôle, dans la finesse, sans cotillons ni serpentins. Et ce serait surprenant, comme d'habitude. À part moi, Paul conviait toujours des personnes qui ne se connaissaient pas et que lui-même connaissait peu ; des relations qui ne passeraient qu'une seule soirée ensemble et qui ne se reverraient certainement jamais. Cela l'amusa, l'intéressait. Son côté bobo refoulé, le charriais-je régulièrement. L'avantage était qu'il n'y avait pas d'enjeu pour ces quelques heures, chacun venait avec ce qu'il était, ce qu'il voulait, sans a priori ni pression sociale inhérente à la vie bourgeoise de province. On faisait connaissance sans arrière-pensée, sans attente particulière puisque tout portait à croire que nous ne serions pas amenés à nous côtoyer de nouveau, au mieux se croiserait-on en ville par hasard pendant un samedi de shopping.

Le petit plus de ce soir, et j'en étais très heureuse, serait la présence de ma sœur aînée, Anna, et de Ludovic, son mari. Je leur avais présenté Paul peu de temps après notre rencontre et depuis tous les trois s'entendaient à merveille. Grande première pour eux, ils n'étaient pas partis passer le réveillon au soleil, contrairement à leur habitude, et nous

honoraient de leur présence. Ce qui avait eu pour effet de beaucoup angoisser ma sœur, hyperactive, toujours proche du *burn out* domestique. Pourtant, elle en redemandait. Ludovic voulait des vacances pour « ne rien faire », il n'avait aucune envie de courir toutes les activités auxquelles elle les inscrivait au club. Il avait tapé du poing sur la table à l'automne dernier, il avait beau aimer ma sœur comme au premier jour, il n'en pouvait plus de la voir brasser de l'air, elle l'épuisait. À plus de cinquante ans et après vingt-cinq ans de mariage, il voulait un peu de paix. À mon grand étonnement, ma sœur était restée coite et n'avait pas cherché à parlementer.

Anna, totalement déstabilisée, avait dû trouver de quoi compenser. Les fêtes de Noël, cette année, avaient été le théâtre de situations tragi-comiques : elle avait investi ce qui était, jusque-là, la chasse gardée de maman, à savoir l'organisation du grand déjeuner familial du 25 décembre. Elles n'avaient pas tardé à se battre comme des chiffonniers, j'avais pour ma part pris bien garde à rester le plus éloignée possible. Cela dit, elle nous avait concocté des festivités dignes d'un film américain spécial Noël ! S'occuper à tout prix, tel était le credo d'Anna. Depuis, elle tournait en rond, leurs trois enfants – jeunes adultes –, sitôt la bûche avalée et les cadeaux déballés, avaient déguerpi pour ne pas avoir leur mère sur le dos. Je n'aurais pas été étonnée qu'elle ait investi la cuisine de Paul, il n'avait pas dû dire non, s'évitant par la même occasion de devoir embaucher quelqu'un pour le dîner. Paul adorait recevoir sans avoir à se préoccuper de l'intendance...

J'aurais dû me réjouir, être pleine d'entrain ; étrangement, c'était tout le contraire. Je n'étais pas loin d'avoir envie de me pelotonner en pyjama sur mon canapé et de m'y terrer pour la soirée, avec volupté. Dernièrement, je

Une évidence

pensais souvent, très souvent même, au temps qui passe – trop vite –, à ce que j’avais raté et réussi dans ma vie. L’année de mes quarante ans s’achevait, l’année du bilan de mi-parcours. Ceci devait expliquer cela... Aussi, pour la première fois, ne respectai-je pas mes habitudes vestimentaires. Aux réveillons précédents, j’avais rivalisé d’originalité avec des robes colorées, tantôt bohème, tantôt vamp glamour des années cinquante, juste pour le plaisir de m’amuser. En jetant un dernier coup d’œil dans le miroir avant de partir, un mot me vint à l’esprit : *obscur*. J’étais habillée en noir des pieds à la tête, une Morticia auburn en pantalon.

Je réussis à trouver une place près du donjon Jeanne-d’Arc. Au moins, je n’aurais pas à traverser tout Rouen pour récupérer ma voiture. Paul habitait un dernier étage de cent cinquante mètres carrés refait à neuf en haut de la rue Jeanne-d’Arc. Il n’avait jamais franchi le pas de s’installer dans une maison, il cultivait son côté parisien ; vivre dans un immeuble à deux rues de la gare le rassurait ! Ce n’était qu’un principe, assez ridicule d’ailleurs, puisque quiconque le connaissait savait qu’il ne repartirait jamais vivre à Paris. Son appartement était somptueux, tout en étant d’une extrême sobriété. Paul avait un goût fortement développé pour les belles choses, les œuvres d’art et les meubles design, mais il ne collectionnait pas, n’en faisait jamais trop. À quelques exceptions près : les femmes, les voitures et le niveau de vin dans le verre de ses invités.

Le champagne – de qualité – coulait à flots, le dîner à table était raffiné et absolument exquis. La conquête de Paul pour la soirée était charmante, elle gloussait un peu trop, mais je l’excusais et puis de toute manière, personne ne la reverrait. Paul passerait quelques nuits avec

elle, l'emmènerait à autant de dîners, et elle disparaîtrait pour laisser la place à une autre, quelques semaines ou, grand maximum, quelques mois plus tard. Paul se lassait très vite. Depuis près de dix-huit ans que je le connaissais, je l'avais vu passer d'une femme à une autre sans répit. À quarante-neuf ans, cela en devenait désespérant. Je le mettais régulièrement en garde sur le côté vieux beau qui le menaçait à grands pas, ce qui déclenchait invariablement la même réaction : un grand éclat de rire.

Seule ombre au tableau, mon voisin de table. Quand je l'avais découvert parmi la vingtaine d'invités, j'avais immédiatement fusillé ma sœur du regard, elle était forcément responsable de ce coup fumant. Sa mine faussement innocente avait confirmé mon intuition. Je m'étais retenue de lui sauter à la gorge. Elle n'avait pas hésité à utiliser son joker – la possibilité pour la garde rapprochée de Paul d'amener un invité surprise – que de mon côté, je n'avais jamais abattu. Anna ne s'en était pas privée, et c'était à mes dépens. Affligée par mon célibat, elle cherchait régulièrement à me présenter « des prétendants » comme elle disait. Celui-ci était un collègue de Ludovic, je ne le connaissais que trop. Le voyant régulièrement à des dîners chez eux, je l'avais toujours trouvé sympa, non dénué de charme. J'avais fini par céder à ses avances deux ans auparavant. Pour mon plus grand malheur ! Autant c'était un ami parfait, autant comme amant, il s'était révélé un authentique tocard. Un niveau de compétition hors catégorie, battant tout rival potentiel à plates coutures. Ma sœur n'avait pas compris pourquoi j'avais mis brutalement fin à cette relation. Je pouvais clairement voir à la tête de ce crétin qu'elle avait dû lui glisser que rien n'était perdu avec moi. Régulièrement, je croisais le regard circonspect de Paul qui avait dû remarquer mon

Une évidence

air déconfit, je réussis à lui faire comprendre le pourquoi du comment d'un coup de tête discret en direction de mon voisin, il manqua de s'étouffer avec sa coquille saint-jacques. Fidèle à son rôle d'hôte parfait, il se reprit aussitôt, sans pour autant cesser de me surveiller du coin de l'œil.

Comme je l'avais prédit, Anna avait pris d'assaut la cuisine de Paul. Au changement de plat, elle me fit signe de l'y rejoindre. Je sautai sur l'occasion pour m'offrir une pause au rentre-dedans de cet imbécile, qui définitivement ne comprenait rien à rien...

– Alors, Reine... commença-t-elle d'une voix douce.

Elle m'attrapa par le bras en dodelinant de la tête d'un air rêveur.

– Alors quoi ? grognai-je.

Je me dégageai pour me servir un verre de vin rouge. Au diable les mélanges, j'avais besoin d'un remontant !

– Que penses-tu de ma petite surprise ?

Je la gratifiai d'une œillade mauvaise en levant immédiatement une main défensive.

– Tu es contente de toi ?

Elle applaudit, convaincue que j'étais heureuse de sa combine.

– Il s'est décroché la mâchoire quand il t'a vue apparaître dans cette tenue. Je ne savais pas que tu avais un pantalon de cuir... C'est beau ! Au milieu de tout ce noir, on ne voit que ton regard vert...

J'écarquillai les yeux comme des billes.

– Espèce de peste ! Je t'arrête tout de suite ! Ne te fais pas de film ! Il ne se passera rien !

Son expression passa de l'excitation la plus joyeuse à l'ahurissement le plus total.

– Pourquoi ? Ça ne te fait pas plaisir de le voir ?

– À ton avis ? Je te rappelle que j’ai déjà donné !
Merci bien !

Vexée, elle se lança dans le dressage des assiettes en boudant.

– Ludovic m’avait prévenue que tu me répondrais un truc du genre !

J’éclatai de rire.

– J’adore mon beau-frère ! On peut passer à autre chose ?

Telle une gamine mécontente qu’on ne cède pas à son caprice, elle émit un profond soupir qu’elle appuya d’un haussement d’épaules.

– Sinon, tu as besoin d’aide ?

– Non, ronchonna ma sœur.

– Tu m’as donc demandé de venir dans la cuisine uniquement pour savoir si ton entreprise de marieuse fonctionnait ?

Elle abandonna sa posture de diva outragée et me gratifia d’un regard amusé qui me fit partir d’un nouvel éclat de rire. Elle était exceptionnelle.

– Je n’y crois pas !

Je regagnai ma place à table, touchée par la gentillesse de ma sœur qui faisait toujours tout pour que son petit monde soit heureux. Sa gaieté était si contagieuse que mon voisin eut même droit à mon plus beau sourire.

23 h 54. L’ambiance montait tranquillement sous l’effet conjugué des bulles et des conversations légères. Il n’était pas nécessairement utile de se connaître pour fêter la fin de l’année ensemble et vivre un moment agréable. Paul réussissait toujours ce tour de force. J’avais fini par faire abstraction de mon voisinage décevant. Malgré la bonne humeur générale, je vérifiais compulsivement mon téléphone, me demandant si, malgré nos promesses respectives, j’allais

Une évidence

avoir de *ses* nouvelles. De mon côté, je m'étais promis de résister, ne voulant pas le déranger. Je sursautai lorsqu'un bouchon de champagne sauta. Étrangement, je me sentais assez éloignée de cette euphorie, je les observais en spectatrice souriante, mais terriblement mélancolique. Cela ne me ressemblait pas.

10. 9. 8. 7. 6. 5. 4. 3. 2. 1... Tout le monde se leva de table. Les couples s'embrassèrent. Et mon voisin, qui décidément ne comprenait pas vite, se rapprocha davantage de moi. Je réussis à dissimuler mon soupir exaspéré et lui décochai un pauvre sourire dépité.

– Bonne année, Reine.

Il se pencha vers moi et me fit une bise en commençant à m'enlacer grossièrement la taille. Je sentis la vibration de mon portable dans ma main et me dégageai vivement.

– Excuse-moi, je dois répondre.

Je ne lui laissai pas le temps de prononcer un mot et m'éloignai pour décrocher. C'était lui. Il avait pensé à moi, il ne m'oubliait pas. On s'était pourtant dit qu'il serait inutile d'essayer de se joindre cette nuit. J'avais bien conscience qu'il avait autre chose à faire que m'appeler durant la soirée. Il fallait croire qu'il avait encore besoin de moi et, au fond de mon cœur réchauffé, je m'en réjouissais.

– Bonne année, mon trésor.

Je n'entendis rien de sa réponse, trop de bruit autour de moi et de l'autre côté du fil, des hurlements euphoriques. Je bravai le froid hivernal et sortis sur le balcon.

– Tu m'entends ? lui demandai-je en bouchant mon oreille.

– Maman ?

– Oui, Noé, je suis là.

– Bonne année, maman.

Je battis des cils pour empêcher mes larmes de joie de couler.

– Merci... Tu passes une bonne soirée ?

– Ouais ! Géniale !

Derrière lui me parvenait l'écho de ses copains qui chantaient, se chambraient et l'appelaient.

– File, on se parle demain. Tu fais attention à toi ?

– Promis !

Je l'imaginai lever les yeux au ciel, avec son irrésistible sourire de charmeur saoulé par sa mère.

– Bisous, maman.

– Je t'aime, mon...

Il avait déjà raccroché. J'extirpai mon paquet de cigarettes de la poche de ma veste. J'en allumai une et pris tout mon temps pour la fumer. L'avoir entendu ne serait-ce que deux petites minutes me comblait de bonheur ; à présent, j'allais pouvoir profiter pleinement de la soirée.

– Bonne année, me souffla Paul à l'oreille.

Il passa un bras autour de mes épaules et embrassa mes cheveux.

– À toi aussi, lui répondis-je.

Quelques minutes passèrent sans qu'on esquisse le moindre geste, perdus dans la contemplation de la ville à nos pieds ; les lumières, les klaxons, les pétards, les cris des fêtards qui montaient jusqu'à nous.

– Tu n'es pas avec nous, ce soir... remarqua-t-il. À quoi penses-tu ?

– À plein de choses et rien à la fois...

Je ne pouvais pas dire mieux. Dernièrement, certaines de mes décisions et surtout leurs conséquences remontaient à la surface – toujours ce fichu temps qui passe – et me comprimaient la poitrine. Il y avait des moments où

Une évidence

c'était pire, où ma respiration se coupait. Paul le savait, Paul le sentait. Mais ce n'était pas le lieu, encore moins le moment d'en parler. Anna nous rejoignit, ils échangèrent un regard complice. En guise de vœux, elle se contenta de déposer un baiser sur ma joue, je fis de même.

– Tu m'en payes une ? me demanda-t-elle en me donnant un léger coup de coude.

– La seule de l'année ? rétorquai-je, malicieuse.

– Ne fais pas ta rabat-joie !

On rit et elle se servit dans mon paquet. Les rôles s'étaient inversés ; adolescente, je piochais dans les siens, aujourd'hui, elle piquait dans celui de sa cadette. Contrairement à moi, elle avait fini par écouter notre père qui nous enjoignait d'arrêter, comme lui. J'étais la résistante de la famille, malgré ses « Pense à ton fils, ma petite fille ».

– Tu as eu Noé ? me demanda Paul.

Mon immense sourire leur servit de réponse.

– Il va bien ? s'inquiéta Anna en bonne tante protectrice.

Tout comme moi, Paul refréna un rire moqueur.

– Noé a dix-sept ans et il fait la fête avec ses potes. À ton avis, comment il va ?

– Oh, arrêtez de vous foutre de moi, je n'y peux rien, ça me retourne toujours le bide quand ils sortent.

Et à moi, ça ne me fait rien peut-être ?

– C'est comme ça qu'on t'aime ! la rassurai-je.

– Bon, vous avez fini de faire bande à part ? nous coupa Ludovic qui venait de faire son apparition.

Je me détachai des bras de Paul et du câlin de ma sœur et filai vers mon beau-frère avec qui j'échangeai une accolade de bonne année.

– Bon, Reine, tu es au courant que la seule résolution de ta sœur cette année est de te trouver quelqu'un ?

Elle pouffa dans notre dos, Paul n'était pas en reste.

– On n’est pas sorti de l’auberge ! Elle s’y prend très mal !

– Je l’avais prévenue, mais tu la connais quand elle a un truc en tête !

Je ris à mon tour et j’enchaînai.

– Elle m’a déjà forcée à m’inscrire au sport, c’est bien suffisant !

– C’est vrai que c’est un exploit, renchérit Paul en nous rejoignant.

– Et l’arrêt de tes dîners de con, c’est pour quand ? le taquinai-je.

On regagna le séjour en riant et la soirée reprit son cours.

Je retrouvai ma petite maison de briques sur les hauteurs de Rouen à plus de 3 heures du matin. Quand Noé était entré au collège, pour grandir moi aussi, je m’étais lancée dans la grande aventure de l’achat immobilier. J’avais craqué pour ces quatre murs dont Noé et moi avions fait notre nid. Cela nous ressemblait, un peu de bazar, un peu atypique, pas très grand, mais nous y étions bien, c’était chez nous.

J’étais exténuée, j’avais les pieds en compote et un début de mal de crâne dont seul le sommeil viendrait à bout. Pour autant, avant de m’écrouler sur mon lit, je ne pus m’empêcher de faire un détour par le chaos de la chambre de Noé. J’avais fait ma fière devant ma sœur un peu plus tôt, mais au fond, je ne valais pas mieux qu’elle. Je n’aimais pas qu’il découche, je n’aimais pas le savoir loin de moi, malgré ses dix-sept ans, malgré le fait qu’il me dépasse de presque deux têtes. Je n’aimais pas quand la maison était vide de lui, de ses bruits, de sa porte qui claque, du son de sa guitare. Et pourtant, cela arrivait de plus en plus souvent. Normal. Logique. Noé grandissait,

Une évidence

allait passer son bac et son permis dans quelques mois. Je me souvenais de moi à son âge ; je n'avais qu'une idée en tête, prendre mon envol, m'éloigner de mes parents – que pourtant j'adorais –, passer du temps avec mes copains, me sentir libre. Noé était à cette étape-là de sa vie et je m'efforçais de le laisser faire, c'était mon rôle, malgré le vide que cela générerait chez moi. C'était ça, être parent... Je m'étais toujours refusée à être une mère poule envahissante, pourtant élever seule mon fils aurait excusé une telle attitude, mais Noé, lui, aurait pu ne pas le supporter et étouffer par ma faute. À la place, j'avais choisi de lui offrir la liberté, la confiance et, surtout, je m'estimais chanceuse. Notre complicité nous permettait de rester proches malgré les années qui filaient inexorablement.

Le lendemain matin, je me réveillai bien trop tôt. C'était systématique ; il m'était impossible de profiter d'une quelconque grasse matinée, mes sens étaient aux aguets quand il désertait la maison. Je me moquai de moi-même en avalant un Doliprane et en me préparant un café. Après avoir grignoté un semblant de petit déjeuner, je passai le traditionnel coup de fil de bonne année à mes parents. Pendant que je leur racontais la soirée de la veille, je reçus un message de Noé qui me demandait de venir le chercher.

À peine avais-je garé ma voiture devant la maison où il avait passé la soirée qu'un troupeau de quatre ados pas très frais franchit la porte d'entrée. Ils avaient dû à peine fermer l'œil et exhalaient encore des relents de bière – sans compter les mélanges dont je ne voulais pas connaître la teneur – et de sueur à plein nez. J'eus le droit à un concert de « bonne année » et une série de

bisous parfumés de tous ses copains. J'avais un certain succès auprès d'eux, ils n'étaient pas dérangés par ma présence sur leur territoire, me voyant comme une mère plus cool que les leurs sous prétexte que j'avais dix ans de moins.

– Maman, ça t'embête de ramener...

– Pas de problème, mais avant de partir, vous pouvez m'assurer que vous avez tout remis en état chez Bastien ?

Je n'osais imaginer le carnage. Pour rien au monde, je ne leur aurais confié mon chez-moi. Ils échangèrent un regard entendu signifiant qu'ils avaient fait ce qu'il fallait pour réparer les dégâts et, surtout, qu'il faudrait s'en contenter. Sympa, les gars ! Je levai les yeux au ciel, amusée.

J'en eus pour une heure à jouer les taxis aux quatre coins de la ville, avant de réussir à rentrer chez nous.

– Tu as faim ? demandai-je une fois arrivée à un Noé verdâtre.

– Pas tellement.

Je dissimulai avec difficulté mon envie de rire et abrégai ses souffrances.

– Va prendre une douche, lave-toi les dents et fais une sieste, je crois que c'est tout ce dont tu es capable pour le moment.

Il n'essaya même pas de donner le change.

– Désolé.

J'ébouriffai ses cheveux poisseux.

– Pour aujourd'hui, je te fiche la paix, mais débrouille-toi pour être en forme quand tu redescendras.

Il me colla un baiser sur la joue avant de grimper l'escalier.

– Maman ? On s'occupe du théâtre, ce soir ?

Une évidence

Mon sourire lui suffit. Avant qu'il s'écroule de sommeil, je l'entendis téléphoner à ses grands-parents et à Paul, avec qui, comme toujours, cela s'éternisa.

Lorsqu'il quitta sa tanière en début de soirée pour me rejoindre dans le canapé, tout était prêt pour notre rituel. Quand il était petit, j'avais fabriqué un grand panneau, baptisé le *Théâtre de Noé & maman*, qui évoluait en même temps que lui. Il trônait sur le manteau de la cheminée. Chaque 31 décembre et, depuis qu'il sortait pour le réveillon, chaque jour de l'an, tout en mangeant des crêpes, nous choisissons des photos, des souvenirs avec des billets de concert, de train ou d'avion, des tickets de courses, une appréciation d'un prof, toutes les petites et grandes choses qui avaient fait les douze derniers mois, et je composais un collage avec le tout. Cette année, notre choix se porta sur le billet de concert du Collectif Fauve, pour lequel j'avais embarqué Noé et quatre de ses copains à Paris : je m'étais dévouée, pour mon plus grand plaisir. Légèrement en retrait, je les avais regardés se jeter dans la fosse et cela avait été parfait. Vinrent ensuite des photos de nos dernières vacances d'été en Crète dont une d'un *road trip* d'une semaine en tête à tête, l'autre d'un séjour en club durant lequel il avait fait un stage de planche à voile et des connaissances... huit jours pendant lesquels nous nous étions à peine croisés. On découpa également l'appréciation de sa première dissertation de philo, un magnifique hors sujet qui lui avait valu un 4/20, une engueulade magistrale de ma part, ainsi que les félicitations de son prof pour sa réflexion originale et prometteuse.

Chaque année, je prenais de plus en plus conscience, si besoin en était, de la chance inouïe que j'avais d'avoir mon fils dans ma vie. Ces instants m'étaient si précieux ;

ils me permettaient d'oublier les tracas du quotidien, de mettre de côté mes erreurs, mais aussi mes zones d'ombre.

Quand notre choix fut arrêté et collé, Noé, fier comme un paon, se chargea de le raccrocher au mur. Depuis qu'il était en âge de le porter seul, sans mon aide, c'était son rôle et il le prenait à cœur.

– Tu viens voir, maman ?

– J'arrive.

Bien sûr, nous pouvions être fiers de notre travail, mais ce qui m'émouvait le plus, c'était de voir Noé qui ne le quittait pas des yeux. Pourtant, ma gorge se serra un peu plus que d'habitude. J'eus l'impression d'être projetée dans le passé. Plus mon fils grandissait, plus il devenait un homme, plus la ressemblance avec son père était indéniable. Mon émotion ne lui échappa pas.

– Maman, y'a un problème ?

Nous ne parlions jamais de lui. Depuis environ deux ans, Noé refusait d'aborder le sujet, sans réelles explications, convaincu qu'il avait réglé ce problème. J'en avais pris mon parti, ne voulant surtout pas remuer le couteau dans la plaie.

– Tu fais une drôle de tête, insista-t-il.

– Je n'ai pas fait de sieste, moi !

Il ricana, moqueur.

– Trop vieille pour faire la fête ?

– Un peu de respect tout de même ! lui rétorquai-je en riant. Je vais aller me coucher.

– Je reste regarder la télé.

Je m'approchai de lui et le pris dans mes bras pour le serrer contre moi. Il se laissa faire, j'en profitai encore un peu.

– Je t'aime, mon Noé, pour toujours, ne l'oublie jamais.

– Moi aussi, je t'aime, maman.

Une évidence

– Bonne nuit.

Je le lâchai, lui fis un grand sourire et pris la direction de ma chambre. Je ne pus m'empêcher de lui jeter un dernier regard, il s'était écroulé dans le canapé, télécommande en main. Le voir ainsi me revigora.

Comme chaque lundi, je déposais Noé au lycée, c'était le seul moment de la semaine où il m'autorisait à stationner en warning devant Corneille. Le fait que nos horaires coïncident m'arrangeait bien.

– Bonne journée, me dit-il, la main sur la poignée de la porte, prêt à s'extirper de la voiture.

– Ça va aller, cette rentrée ?

– Bah, ouais, j'ai bossé pendant les vacances.

Quelle chance j'avais d'avoir un fils sérieux ! Il avait toujours aimé l'école et avait toujours travaillé sans que cela ne lui pose de problème, à moi non plus d'ailleurs – jamais de crise pour les devoirs. En revanche, Noé était incapable de se projeter dans un avenir quelconque pour l'année prochaine, il ne devait pas être le seul. Puisqu'il n'y avait aucune raison qu'il n'ait pas son bac, il visait la fac. « N'importe laquelle, maman, je verrai après. » J'étais assez désarçonnée par cette non-décision. Il l'avait anticipé et s'en était ouvert à Paul avant de m'en parler. Paul était celui auprès de qui il cherchait des conseils avisés, il savait qu'avec lui, il pouvait tout envisager sans filtre et sans risquer de réactions paniquées ou extrêmes, sachant pertinemment que Paul se ferait son porte-parole auprès de moi ou l'aiderait à y voir plus clair.

Visiblement impatient de retrouver ses copains, il me fixait à travers la satanée mèche de cheveux qui lui tombait sur le visage.

– Je peux y aller ?

– Attends !

J'avais soudainement peur de le laisser partir. Il m'échappait. De plus en plus.

– Tu as guitare, ce soir ?

– Comme tous les lundis ! Y'a un problème, maman ?

Je n'avais pas oublié son cours particulier, simplement je voulais le retenir encore. Je devenais trop sentimentale, ce n'était bon ni pour lui ni pour moi.

– Non, non. Tout va bien. Allez, file !

Je voyais bien qu'il s'inquiétait, il cherchait à me le faire comprendre sans oser me le dire franchement. Je lui souris autant que je pus pour le rassurer, je devais me reprendre à tout prix. J'allais devoir m'occuper l'esprit... À mesure que Noé grandissait, je comprenais davantage l'hyperactivité de ma sœur, dont l'intensité s'était accrue quand ses enfants avaient quitté le nid.

– Salut !

Il claqua la portière. Dans le rétroviseur, je le vis ouvrir le coffre, y récupérer son sac à dos et la housse de son instrument. Il savait que je l'observais, il me fit un grand sourire, traversa pour rejoindre sa bande. Avec son casque Marshall autour du cou, son allure nonchalante et dégingandée d'ado, Noé était un vrai de vrai. Je restai le temps de le voir dire bonjour à ses potes dans un langage connu d'eux seuls, rire, échanger des bises avec les filles. D'ailleurs, j'en repérai une à l'air timide. Noé ne s'en rendait pas compte, mais celle-là en pinçait pour lui. Mon fils était populaire sans l'être, il ne faisait pas partie du groupe de ceux qu'on entend fanfaronner, ni de ceux qui recherchent la célébrité au sein du lycée et essaient de se

Une évidence

mettre en avant. Il ne revendiquait aucun statut particulier, il voulait juste être bien. Mais il était de ceux qu'on connaît, avec qui on est fier d'échanger deux mots ou d'être vu. Gorge serrée, je ne pouvais le quitter des yeux, il était à sa place, dans son monde, bien dans ses baskets. Instinctivement, il dut sentir que j'étais toujours là, car il se retourna et me lança un signe, d'un air de dire « Maman, fiche le camp ! ». J'obéis à mon fils.

Comme chaque lundi, j'arrivai la première au bureau, encore sous le coup du cafard de la rentrée et du temps qui passe. Heureusement, j'adorais mon travail dans cette agence de communication, qui à l'origine n'était qu'un studio photo. J'y étais entrée par la petite porte sans trop savoir où cela allait me mener, mais déterminée à gagner ma vie.

Au milieu de ma grossesse, j'avais abandonné mes études d'arts appliqués à Paris pour revenir vivre à Rouen chez mes parents. À force de persuasion et de crises, la famille m'avait fait réintégrer la maison. Ma mère avait pleuré, hurlé au téléphone, mon père m'avait menacée de punitions comme lorsque j'étais petite, Anna avait débarqué pour faire mes valises, secondée par Ludovic – déjà son mari et le père de ses enfants – au volant de leur break. Retrouver ma chambre de petite fille avec mon gros ventre m'était insupportable. Être un poids pour mes parents encore plus. La dépendance, elle, était invivable. Aussi m'étais-je mise immédiatement en quête d'un travail. Obsédée par le besoin de gagner un minimum d'argent, pour louer ne serait-ce qu'un cagibi, j'épluchais les petites annonces, postulais à n'importe quel job alimentaire. Mais chaque entretien se soldait par un refus. On n'embauche pas une fille de vingt-trois ans,

enceinte jusqu'au cou, pas très loquace ni très en forme. Mes parents n'arrêtaient pas de me dire que rien ne pressait, que je pouvais rester à la maison aussi longtemps que je le souhaitais, aussi longtemps que nécessaire pour m'installer dans de bonnes conditions. Ils me répétaient à longueur de journée que je devais prendre soin de moi, de *nous*, ce que je ne faisais absolument pas. Je me contrefichais de ma santé et surtout de *la sienne*. Je me renfermais à vue d'œil, j'avais perdu toute sociabilité – j'étais une extraterrestre pour mes anciennes amies du lycée. Elles sortaient, s'amusaient, avaient la vie devant elles et des projets plein la tête. À côté, j'étais un boulet sans avenir, en parfait décalage. De temps en temps, je sortais de la maison, je prenais l'air pour fuir le regard inquiet de ma famille, même si, à la place, j'étais confrontée à d'autres regards, ceux du jugement. De ceux qui disent « Pauvre gamine, elle s'est fait avoir par le premier venu ». J'étais devenue la fille-mère du quartier, qui plus est d'un quartier bourgeois de province. Parfois, j'avais envie de leur hurler dessus en leur demandant à quelle époque ils vivaient. Mais je me taisais, je baissais les yeux, je ravalais la provocation. Je ne voulais pas créer plus de problèmes, mes parents avaient déjà à subir des remarques autrement plus violentes – « Comment m'avaient-ils élevée pour que je couche avec n'importe quel type, qui m'avait mise enceinte et s'était envolé juste après ? » –, ils étaient passés du statut de personnes hautement fréquentables à celui d'irresponsables à mauvaise influence, dont on craignait qu'elle soit contagieuse.

Un jour, à la boulangerie, pour échapper aux messes basses et coups d'œil en coin des autres clients, je m'étais extirpée de la file d'attente pour contempler le panneau des petites annonces ; au milieu des recherches de baby-sitter

Une évidence

et de chat perdu, une avait retenu mon attention, j'avais arraché le bout de papier et j'étais ressortie sans le pain. Mes mains tremblaient tellement que j'avais dû m'y prendre à plusieurs reprises pour être certaine de lire correctement : *photographe cherche un(e) assistant(e) pour création de décors*. Enfin, quelqu'un qui veillait sur moi. Sans perdre une minute de plus ni prévenir mes parents, j'avais pris la direction de l'adresse où se présenter.

Une demi-heure plus tard, je m'étais retrouvée devant un immeuble assez vétuste sur les quais, derrière la Halle aux Toiles. L'espace d'un instant, je m'étais dit que j'allais tomber dans un guet-apens, j'avais pensé à mon père et Ludovic qui, s'ils avaient su dans quoi j'étais en train de me fourrer, m'auraient ramenée par la peau des fesses à la maison. J'avais fait taire mes craintes et mes suspicions. Avant de me jeter dans la gueule du loup, je m'étais regardée ; mal fagotée avec une vieille veste de jardin de mon père dans laquelle je flottais, déformée par ce bébé qui grandissait dans mon corps. Je refusais qu'il me gâche davantage la vie, j'étais déjà bien assez rongée par la colère et l'amertume. Sans me soucier de me faire mal, j'avais tenté de camoufler au maximum mon ventre en resserrant au dernier cran la ceinture qui retenait le pantalon de grossesse que ma sœur me forçait à porter, j'avais rabattu par-dessus mon tee-shirt informe. La porte du studio s'était ouverte sur un type d'une bonne trentaine d'années, cheveux bruns légèrement grisonnants, visage ravagé de celui qui ne venait pas de boire de l'eau. Bien malgré moi, j'étais restée quelques secondes stoïque à le détailler sous toutes les coutures, j'avais deviné les traces d'un corps athlétique sous son jean tombant sur les hanches et sa chemise blanche mal boutonnée. Il avait beau être dans un sale état, son charisme m'avait impressionnée. J'aurais dû partir en courant, mais son regard

direct m'avait fait franchir le seuil de la porte et lui expliquer les raisons de ma présence. Sans chercher à en savoir davantage, il m'avait demandé si j'avais du temps devant moi pour faire un essai, j'avais dit oui. Il m'avait fait entrer dans une grande pièce. Grâce aux nombreuses fenêtres, elle était baignée de lumière, ce qui contrastait avec la noirceur de l'atmosphère. Car tout le reste n'était qu'amas d'objets, de matériel photo, de projecteurs, de réflecteurs, de vêtements, de paperasses. Vestiges d'une vie abandonnés. La pièce était à l'image de son propriétaire. Délabrée.

– Tu vois cette lampe ? m'avait-il demandé.

J'avais effectivement repéré une petite lampe au milieu du foutoir géant.

– Débrouille-toi pour la mettre en valeur.

– Très bien.

– Par contre, je dois avoir la photo ce soir, je n'ai pas de temps à perdre.

Pendant l'heure qui avait suivi, j'avais déplacé des meubles, essayé de créer une ambiance chaleureuse en fouillant dans tout ce qui était à ma disposition. J'étais partie du principe que je pouvais me servir. Tout ce temps, j'avais senti le regard de ce type sur moi, il allait et venait en traînant ses pieds nus dans son studio. À mesure que ma scénographie prenait forme, il avait testé ses lumières, fait certains essais, sans prononcer le moindre mot. Quand je lui avais annoncé que c'était prêt, il m'avait demandé de rester à proximité pour des retouches. Pendant qu'il travaillait, j'avais scruté autour de moi, découvert son travail négligemment abandonné aux quatre coins de la pièce, j'avais été épatée, tout en me demandant d'où il venait et comment il avait atterri à Rouen. Il avait dû se tromper de gare et descendre au mauvais endroit. À plusieurs reprises, il m'avait demandé